

VILLAGE DE FOREZ

Cahier d'histoire locale - Association des
usagers du Centre Social de Montbrison (42)

N° 66 avril 1996

p. 2 "Village de Forez" se renouvelle.

Joseph BAROU

p. 3 Bonson : pèlerinage à "la vénérée Madone du Forez".

Marie GRANGE

p. 8 Dans l'église des Cordeliers de Montbrison : un rétable pour les
confrères de Saint-Vincent.

Joseph BAROU

p. 11 Saint-Marcellin : bastonnade au Colombier.

Mireille BUSSEUIL
Suzanne POMMIER

p. 13 Antoine Duris (1909-1995) : un missionnaire forézien en Chine
et à Taïwan.

Claude LATTA

p. 21 Métiers disparus.

André MASCLE

p. 24 Petit patrimoine rural : "Bâcha, bachassi, conche et abero"

Claude BEAUDINAT

VILLAGE DE FOREZ : Bulletin trimestriel (semestriel à compter du n° 67).

Siège social (abonnements) : Centre Social de Montbrison, rue Puy-du-Rozeil, 42600
MONTBRISON.

Directeur de la publication : Claude Latta.

Rédaction : Joseph Barou.

Abonnement-diffusion : Philippe Pouzols.

Comité de rédaction : Gérard Aventurier, Joseph Barou, Claude Beaudinat, Danielle
Bory, Roger Briand, Pascal Chambon, Edouard Crozier, Pierre Drevet, Roger Faure, Francis
Goutorbe, André Guillot, Jean Guillot, Marie Grange, Michaël Lathière, Philippe Pouzols,
Pierre-Michel Therrat.

Dépôt légal : 2e trimestre 1996.

Impression : Centre départemental de documentation pédagogique de la Loire,
St-Etienne.

"VILLAGE DE FOREZ"

SE RENOUVELLE

"Village de Forez" accomplit sa dix-septième année d'existence. Le modeste bulletin issu en 1980 du groupe d'histoire locale du Centre Social de Montbrison, grâce à la fidélité de ses lecteurs, en est à son 66e numéro trimestriel, ce qui est, en soi, une belle performance. "Village de Forez", c'est aussi près d'une centaine d'auteurs différents, une cinquantaine de cahiers spéciaux sur les sujets les plus variés, plusieurs milliers de pages d'études historiques concernant notre région.

Depuis quelques années, notre bulletin d'histoire locale s'est enrichi et modernisé. Quelques signes de cette vitalité :

. Le comité de rédaction s'est renforcé avec l'arrivée de nouvelles personnes : Marie Grange, de Boisset-les-Montrond, Roger Briand, de Veauche, le docteur Francis Goutorbe, de Roanne, Pierre-Michel Therrat, de Boën, Michaël Lathière, de Chalain-d'Uzore et André Guillot, de Montbrison...

. Les publications faites en partenariat avec des associations ou groupements locaux se sont multipliées et justifient, de plus en plus le titre du bulletin : "village" de Forez. Dans ce registre citons seulement les dernières en date : "La Guerre de Veauche", de Roger Briand, "Chalain-le-Comtal, un village de la plaine, il y a 100 ans" de Marie Grange et Joseph Barou, "Saint-Didier dans sa belle époque", de Marie Chèze-Faye.

. Une nouvelle série de cahiers spéciaux commence. Elle sera consacrée au petit patrimoine rural. Le numéro 1 qui paraîtra en avril est l'oeuvre de Claude Beaudinat. Il est intitulé : "Bachâ, Bachassi, conche et abero". Cette étude, ornée de nombreux dessins de l'auteur, montre l'intérêt que peuvent avoir tous les abreuvoirs, lavoirs, rafraîchissoirs et même auges à cochons qui abondent dans beaucoup de villages et de hameaux. Ces modestes monuments méritent d'être préservés. Ils sont pour une part le charme de notre province.

Avec le souci d'améliorer sa présentation et sa diffusion, "Village de Forez" devient, à partir du prochain cahier (n° 67), une revue semestrielle qui comptera deux fois plus de pages (48 au lieu de 24). Il y aura donc un numéro de printemps, en avril et un numéro d'automne, en octobre. Le montant de l'abonnement ne change pas. Cette nouvelle présentation nous permettra :

- . D'avoir un bulletin plus copieux et plus équilibré.
- . De disposer de plus de temps pour la diffusion de chaque numéro.
- . De faire des économies sur les frais postaux.

Bien sûr, il y aura encore des cahiers spéciaux, hors série, chaque fois que cela sera nécessaire.

Nous sommes persuadés que les lecteurs de "Village de Forez" resteront fidèles à leur revue et même feront, chacun de leur côté, des efforts pour augmenter sa diffusion. Notre bulletin ne vit que grâce à ses abonnés et au travail bénévole de son équipe de rédaction. Encore une fois merci à tous nos lecteurs.

J. B.

BONSON :

PÈLERINAGE A LA VÉNÉRÉE MADONE DU FOREZ

Petite cité neuve au carrefour des routes de Saint-Marcellin, Saint-Just-Saint-Rambert, Andrézieux, Sury-le-Comtal, Bonson étale ses quartiers neufs, ses villas, ses lotissements et le centre commercial autour de la gare de la ligne Saint-Etienne-Clermont-Ferrand. La mairie toute neuve, les nombreuses associations, tout rayonne la vie. L'église moderne dédiée à Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus dessert cette agglomération aux visages multiples. Elle porte encore les traces du bombardement du 18 juin 1940 où les avions de chasse semèrent la mort dans le village. Soixante-six personnes furent tuées par les rafales de balles et les bombes.

Le Bonson est aussi le nom de la fraîche et capricieuse rivière qui descend en cascades de Saint-Bonnet-le-Château. Vous pourrez y pêcher la truite. Le Bonson porte ses eaux à la Loire, sur la rive gauche, dans la commune de Saint-Cyprien.

Bonson, c'est Bonczons en 1224, parrochia Bonczonis ou Bonisonis, Ecclesia de Bonczo en 1225, Parrochia Béate Marie de Bonczonis en 1261, Notre-Dame de Bonson en 1606 et en 1672 paroisse de Notre-Dame de Bonson (registre de Saint-Cyprien). Voilà donc le nom de l'église de la paroisse du village.

Autrefois la paroisse de Bonson - une quinzaine de maisons d'agriculteurs, deux propriétés bourgeoises - avait son église où se trouve la chapelle dédiée à Notre-Dame.

Si vous désirez connaître cet endroit, c'est tout près des rives du Bonson, proche de Saint-Cyprien et du pont du diable sur la rivière que vous la trouverez. Cachée dans les arbres, entourée de grands bâtiments de ferme et proche d'une propriété d'industriels... au bout d'un chemin herbeux... tout d'un coup vous verrez surgir cette chapelle !

Rénovée depuis peu, surmontée d'un délicieux campanile, elle offre aux visiteurs la pureté de son architecture du XI^e siècle. Ici tout est silence et paix. Seuls les oiseaux et les abeilles se font entendre. Le doux vol d'un pigeon qui vient se percher sur le clocheton anime cette oasis de verdure. Entrez. La porte est toujours ouverte. Vous descendez deux degrés de pierre et vous êtes dans la pénombre fraîche de l'oratoire de la Bonne Mère des Foréziens.

LA LEGENDE DORÉE

Un jeune berger faisant paître son troupeau sur les bords du Bonson s'amusait avec son chien à l'ombre d'un gros arbre touffu dont le tronc avait été meurtri profondément par la foudre. Le regard de l'enfant fut attiré par un objet insolite gisant dans le creux de l'arbre, derrière des ronces et des herbes. Il écarta les tiges avec son bâton et

vit une statuette en bois noir posée là. Vite il courut au hameau et quelques personnes l'accompagnèrent pour voir la trouvaille. Avec précaution ils saisirent l'objet et reconnurent une vierge à l'enfant, sculptée dans un bois dur. Dans le socle, une petite cavité fermée par une vitre contenait un morceau de tissu. On emporta religieusement la statue au hameau en récitant le chapelet.

Le lendemain, surprise ! plus de vierge. Fort décontenancés, les gens du lieu retournèrent vers l'arbre creux. La statuette était là ! Oh, bonne Mère ! Ils se mirent à genoux, humblement, étonnés de ce prodige. Avec grande dévotion, chants et prières, les habitants de Bonson emportèrent ce mystérieux cadeau. Ils le déposèrent sur un trône fleuri, dans une maisonnette, à la garde d'une vénérable grand-mère et de sa petite-fille. Le lendemain matin, une délégation de fidèles arriva pour prier la Sainte Mère de Dieu... Plus de statue. Qui aperçurent-ils au bout du sentier arriver en courant ? Le petit pâtre qui les appelait : "Venez, venez, la Sainte Vierge est dans l'arbre !"

Tous les habitants de Bonson comprirent vite que c'était là le lieu choisi par leur madone pour y rester et y être vénérée. Ils commencèrent tout de suite à édifier une demeure digne de la Reine du Ciel. Des villages proches les gens accoururent aux accents des cantiques. La nouvelle se propageant, toute une foule vint vénérer la mère de Dieu sous un des ses vocables les plus répandus : "Secours des Chrétiens, Consolatrice des Affligés".

Et de jour en jour, de siècle en siècle, aujourd'hui comme hier, la petite Vierge à l'Enfant attire des pèlerins. Si vous allez à Bonson, vous verrez le défilé, presque ininterrompu des familles, des jeunes, des couples, des anciens au rendez-vous de la Madone du Forez. Les ex-voto naïfs qui recouvrent les murs, témoignent de la confiante fidélité des Foréziens. Tout le mois de mai et surtout le huit septembre, l'affluence y est importante et continue.

Mais ne cherchez pas aux alentours une boutique de souvenirs, ou un bar pour vous désaltérer. Mais à la ferme proche on peut acheter des cierges. Pour vous rafraîchir, les eaux limpides du Bonson feront bien l'affaire.

LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE BONSON

L'édifice est très simple. Il est composé d'une seule nef avec de part et d'autre trois chapelles latérales et un chevet plus étroit reconstruit en 1866. La chapelle date de la fin du XI^e siècle. Comme beaucoup d'édifices romans elle se présente sous la forme la plus simple : un rectangle, une nef voûtée. A travers les siècles, divers événements historiques et l'affluence toujours croissante des pèlerins nécessitèrent des transformations et des agrandissements.

Le mur de droite a été reconstruit aux XV^e et XVI^e siècles (le dessin ci-dessus laisse bien apparaître l'agrandissement du mur de façade). Le mur de gauche est d'origine. Crépis à la chaux, les murs sont terminés par une simple corniche de pierre. Le portail d'entrée en plein cintre est très simple avec des piédroits sans décoration, en cubes de granit, recouverts par crépissage.

La nef est longue de 12,15 m, large de 6,80 m. Le chœur reconstruit en 1516 formait une abside en cul-de-four ; en 1886 un glissement de terrain y fit une crevasse

jusque dans la voûte. La reconstruction a été faite en style "renaissance". L'abside est plus grande de 45 cm pris dans l'épaisseur du mur qui mesurait presque 2 m.

Sur le sol, une croix tracée en creux sur une dalle de pierre indique le lieu où reposent les restes de plusieurs anciens curés de la paroisse.

A gauche, entre le chœur et la chapelle de saint Joseph, contre le pilier, se trouve la châsse où est placée l'antique statuette dont nous avons évoqué la trouvaille.

La façade de la chapelle est surmontée d'un campanile. Sa forme triangulaire à rampants est caractéristique de l'art du roman forézien aux XI^e et XIII^e siècles. Les colonnettes accouplées avec leurs fûts droits à astragale, leurs chapiteaux à tailloir double, ornés de têtes de mascarons cornus et à physionomie barbare sont l'œuvre de cette époque. L'ornementation des chapiteaux avec les aigles aux ailes déployées montre dans les quatre volutes correspondant aux angles du tailloir la disposition qui rappelle celle des feuilles d'acanthé des chapiteaux antiques.

A l'intérieur de la chapelle Renaissance, le visiteur peut découvrir sur un chapiteau daté de 1565 la présence d'un monstre. Mi-dragon, mi-salamandre il est tenu par une laisse reliée à un boulet.

La cloche vient des ateliers Burdin de Lyon. Lorsque les filles désirent savoir combien de temps doit s'écouler jusqu'à leur mariage, elles tirent la corde ; le nombre de coups qui va tinter donne le compte des années qui les séparent de cet événement !

L'autel qui a disparu pour faire place à un maître-autel de bois surmonté d'anges adorateurs portait un christ en relief au milieu d'arcatures gothiques. Un fragment de ce travail est encasté dans le mur extérieur nord de l'église. Le christ est appliqué contre le mur qui clôt le jardin de la propriété voisine.

LE PÈLERINAGE

Il est impossible de dater l'origine du pèlerinage et de la Madone miraculeuse de Bonson ; on peut penser qu'il est contemporain de l'édification de la chapelle. Traditionnellement les jeunes épouses se rendaient à Bonson pour consacrer à la mère de Jésus l'enfant qu'elles allaient mettre au monde. On déposait aux pieds de la Madone les petits enfants malades. Les adultes se hâtaient aussi vers la chapelle pour demander leur guérison. Les cultivateurs priaient pour obtenir la fertilité des champs et la cessation des fléaux qui s'abattaient sur les récoltes. Pour la guérison des malades les pèlerins recherchaient la robe portée par la statuette. Précieuse et belle, cette robe de soierie blanche brodée et parée de galons et de franges dorées était portée au domicile des malades et des infirmes. Elle leur était appliquée sur le corps. Beaucoup avaient l'impression qu'une vie nouvelle coulait en eux.

Les ex-voto couvrirent les murs de la petite église. Jusqu'en 1793, tout Forézien, quelle que soit sa condition, venait faire un pèlerinage à Notre-Dame de Bonson. Des legs pieux vinrent alimenter les fonds nécessaires à son entretien. Lors de la Terreur, les Bonsonnais confièrent leur trésor à Jean Chavagneux qui enferma la précieuse statue dans un coffre de bois qu'il enfouit au pied d'un arbre dans son champ. La tourmente passée, la Madone fut retirée de sa cachette et replacée à l'endroit où on la voit encore aujourd'hui.

LA STATUE DE NOTRE-DAME DE BONSON

C'est dans un morceau de bois dur et noir, poirier ou tilleul, qu'est sculptée cette vierge à l'enfant qui mesure 0,29 m de hauteur. Elle est réhaussée par un socle de bois. La couronne simplement dentelée avec un bandeau en relief est sculptée, faisant corps avec la statue. Cette vierge est debout, vêtue d'une robe à encolure carrée très ajustée au corsage ; elle tombe ensuite en plis pressés recouvrant complètement les pieds. Elle ne porte pas de voile. Le manteau retombant un peu sur les épaules la revêt de ses larges plis ; il enveloppe le bas du corps de l'Enfant Jésus assis dans la main gauche de sa mère. Les cheveux coiffés en petites tresses nombreuses tombent sur les épaules en encadrant le visage de leurs gracieuses ondulations.

La Madone tient dans sa main droite les deux pans relevés de son manteau pour bien laisser voir le petit reliquaire vitré où, sur un mince tissu fin et blanc, on peut lire, écrit à l'encre noire : "du suairt de Nostre-Dame". L'Enfant Jésus pose, d'un geste affectueux, sa main sur l'épaule de sa mère, dans sa main gauche il tient un fruit. La tête de l'enfant - qui a été remplacée - tient sur le cou par un simple pivot de bois. Le sculpteur bien intentionné qui a procédé à cette réparation n'était pas habile. Son ciseau a esquissé à peine des traits frustes qui donne à l'enfant l'air vieillot.

Le visage de la vierge est assez terne. Les paupières à demi-baissées donnent une certaine noblesse alliée de bonté, à l'expression banale de l'œuvre ici présente. A l'origine, la statue devait être peinte. Des fragments de vernis rosé vif apparaissent sur les joues et du noir dans la chevelure.

Elle est revêtue, dans la châsse, de la précieuse robe de soierie brodée d'or et de passementerie. Couronnée de pierreries ainsi que l'Enfant Jésus, Notre-Dame de Bonson resplendit. Le manteau plus court sur le devant laisse voir le reliquaire. Ainsi, parée de lumière, elle est présentée à la dévotion des fidèles. Seule l'éternité dira le secret de cette petite mystérieuse Vierge à l'Enfant.

Marie GRANGE

Nous joignons à cette petite étude sur la chapelle de Bonson le texte de la prière qui était traditionnellement récitée à l'occasion du pèlerinage.

PRIERE

à Notre-Dame-de Bonson
(XVI^e siècle)

L'Etoile du ciel, qui a nourri de son lait le Christ Nôtre-Seigneur, a détruit la mort contagieuse implantée par le premier père des hommes.

Que cette même Etoile daigne donc comprimer ces astres dont l'influence néfaste allume les guerres si meurtrières pour le peuple.

O très salubre Etoile des mers, délivrez-nous de tout fléau, écoutez-nous, ô notre Souveraine.

Car votre Fils ne vous refuse rien. Il vous honore ; sauvez-nous, ô Jésus, nous pour qui votre Mère ne cesse de prier.

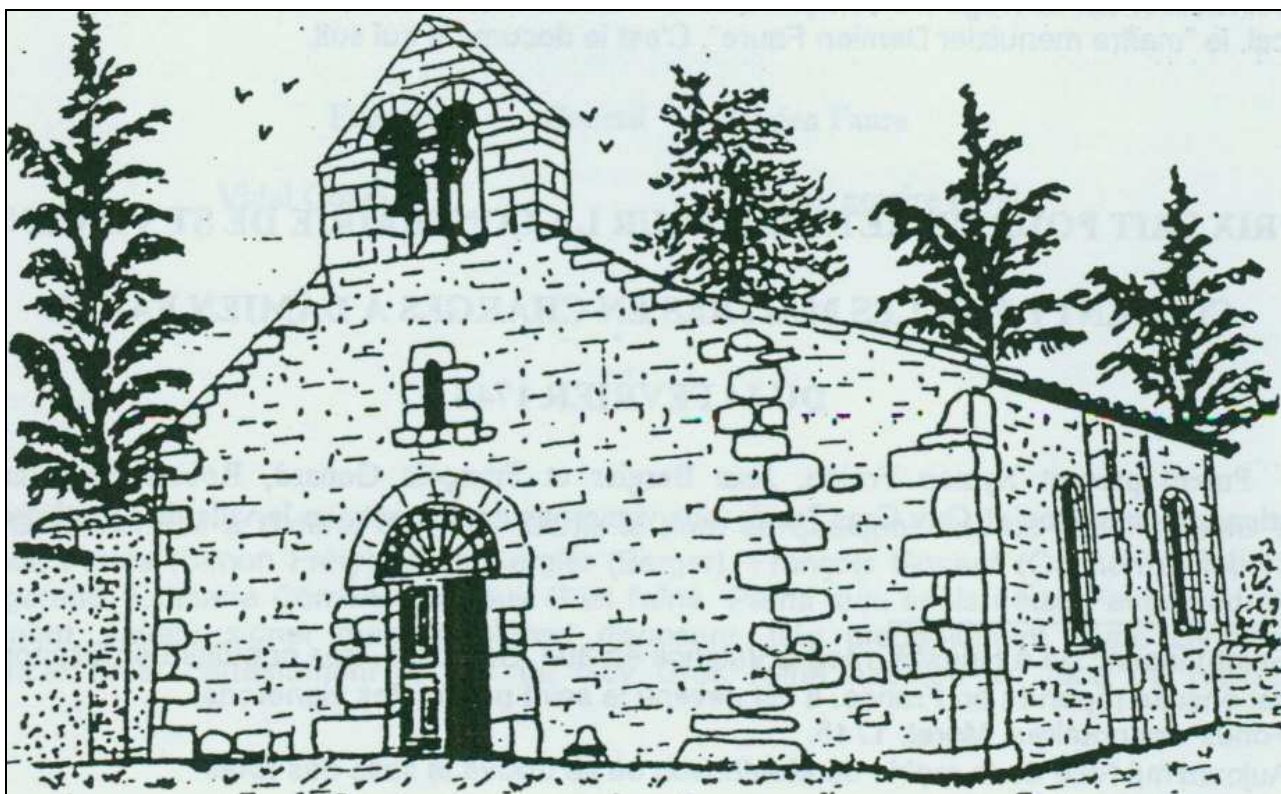
Priez pour nous Sainte Mère de Dieu. Afin que nous soyons dignes des promesses de Jésus-Christ.

Oraison

Dieu de miséricorde, Dieu de piété, Dieu d'indulgence, qui avez toujours compassion de votre peuple affligé, et qui avez dit à l'ange qui le frappait de ne plus appesantir sa main sur lui, accordez-nous le secours de votre grâce, afin que nous soyons délivrés sûrement et miséricordieusement de toute épidémie, de la mort subite et de l'invasion de toute calamité publique, par vous, Seigneur Jésus, Roi de gloire, qui vivez et réglez dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

Bibliographie

Abbé Charles Signerin. "Notre-Dame de Bonson et son pèlerinage", imp. Théolier, Saint-Etienne, 1903.



Dans l'église des Cordeliers de Montbrison

Un retable pour les confrères de Saint-Vincent

Chaque année, pour fêter saint Vincent¹, diacre et martyr, patron des vignerons, une messe est célébrée en l'église St-Pierre de Montbrison. En effet, l'ancienne confrérie de Saint-Vincent existe encore, même si le vignoble a presque totalement disparu des alentours de la ville.

Ce groupement des professionnels de la vigne avait, autrefois, on s'en doute, une bien plus grande importance. Vignerons et jardiniers formaient, sous l'Ancien Régime, une bonne part de la population des faubourgs et même de la ville de Montbrison. Un acte, tiré des archives de la Diana² et daté de 1745, témoigne de la vitalité de la confrérie au milieu du XVIII^e siècle.

Il s'agit d'un *Prix fait pour un retable pour la Confrairie de St Vincent*. Les confrères avaient établi leur saint patron dans la chapelle du couvent des Cordeliers³ où ils disposaient d'un autel comme plusieurs autres corps de métier. C'était, en quelque sorte, le siège social de leur association. En ce mois de février 1745 les "maîtres en charges" ou membres du bureau décident de doter l'autel de Saint Vincent d'un retable. Les vignerons paraissent ne pas vouloir être en reste vis-à-vis des autres confréries. En effet, quelques mois auparavant, les maîtres cordonniers de la ville avaient passé commande, pour deux cent vingt livres, d'un dais pour orner leur autel aussi situé dans l'église des Cordeliers⁴. Pour réaliser cet ouvrage les confrères de Saint-Vincent établissent un contrat avec un artisan local, le maître menuizier Damien Faure. C'est le document qui suit.

**PRIX FAIT POUR UN RETABLE
POUR LA CONFRAIRIE DE ST VINCENT
CONSENTY PAR LES MAITRES EN CHARGES
A DAMIEN FAURE
DU 14 FEVRIER 1745**

*Furent present Symon Frairie, Jean Bergier et François Gonard, Robert Fau-
gerand, Estienne Combasson et Guy Gras l'ainé, tous vignerons demeurants en la ville de
Montbrison, étant actuellement en charge dans la confrairie de Saint Vincent étably dans
l'église des reverends pères Cordelliers de cette ville,*

¹ Saint Vincent, né à Huesca, mort à Valence en 304. Son culte, très populaire en Espagne, s'est ensuite répandu en France. il est devenu le saint patron des vignerons.

² Fonds des notaires, Morel, 1745.

³ Aujourd'hui l'aile de la mairie de Montbrison où se trouve la salle des fêtes.

⁴ Cf. *Prix fait consenty par les maîtres cordonniers de la ville de Montbrison* du 21 septembre 1744, fonds des notaires, Morel, 1744.

Lesquels de gré ont donné par ces présentes à S[ieu]r Damien Faure, maître menuizier de lad. ville y demeurant présent et acceptant a faire un retable a l'autel de lad. confrairie de Saint Vincent, le rendre fait parfait et placé aux festes de pentecoste prochaines, iceluy en bois de pin bien secq et levé garny des ornements et d'une gloire avec croix enseré au dessus le tout en bonne assemblage et avec les autres ornements marqués au dessein en carton présentement paraphé par lesd. Faugerand, Gonard et Faure resté entre les mains desd. comparants, comm'aussy a faire les gradins dudit hautel avec ses ornements marqués aud. dessein le tout composant la hauteur de dix pieds, sur sept pieds de large⁵, outre ce de faire la statue de Saint Vincent Diacre de la hauteur de trois pieds⁶ en sculpture de bon gout soutenue par un pied dentaille ; lad. statue pinte en couleur de chair aux mains et au visage la dalmatique dorée et laube argentée, tout ledit retable seulement blanchy a l'exception de la figure du St Esprit qui sera dans la gloire qui sera argenté de meme que les deux egrettes⁷ et le font de la niche peint en bleux ce que led. sieur Faure promet et s'oblige d'executter et de rendre le tout fait parfait et placé aux feste[s] de pentecoste prochaines pour raison de quoy lesd. comparants promettent et s'obligent luy payer la somme de quatre vingt dix neuf livres dix huit sols, a compte de laquelle led. s[ieu]r Faure reconnoit en avoir presentement reellement et comptant reçue desd. comparants la somme de cinquante livres dont il se contente et les enquitte et quante [sic] aux quarante neuf livres dix huit sols restant lesd. comparants les payeront aud. s[ieu]r Faure le vingt septième aoust prochain, ainsi convenu entre les parties promis executter obligeants et soumettant.

Fait et passé aud. Montbrison le quatorzieme février mil sept cent quarante cinq en presence de Me Antoine Gonin, praticien et de Jean Vidal m[aîtr]e tailleur d'habits tesmoins demeurants aud. Montbrison qui ont signé avec lesd. S[ieu]rs Faure, Faugerand et Gonard non les autres parties qui ont déclarés ne le scavoir faire de ce enquis et sommés.

Faugerand

Gonard

Damien Faure

Vidal Gonin

Morel, notaire royal

*

* *

Ce document a l'intérêt de nous fournir le nom de quelques uns de ces vigneron : Symon Frairie (Simon Fréry), Jean Bergier (Berger), François Gonard (Gonnard), Robert Faugerand, Estienne Combasson, Guy Gras l'aîné. Parmi eux, seuls deux, Faugerand et Gonnard, savent signer mais la plupart disposent, très probablement d'une certaine aisance. C'est certainement le cas de Guy Gras l'aîné habitant en face de l'église Sainte-Magdeleine, dans le faubourg du même nom qui a des domestiques et de bons écus⁸.

Nous ne savons quelle était la cotisation des nombreux confrères mais l'association a quelques moyens financiers puisqu'elle est en mesure de consacrer, pour cet ouvrage,

⁵ Environ 3,30 m sur 2,30 m.

⁶ Environ 1 m.

⁷ Ornements en forme de bouquet au sommet du retable.

⁸ Guy Gras l'aîné figure dans un autre acte du même notaire. Ayant séduit une de ses servantes, il offre 100 écus (300 livres) pour qu'elle déclare qu'elle n'est pas enceinte de lui mais d'un autre domestique, cf. *Déclaration de grossesse de Marie Dusson* du 11 février 1744, acte reçu Morel, archives Diana.

la somme non négligeable de cent quatre-vingt dix-neuf livres dix huit sous, pour ne pas dire cent livres⁹. C'est pourtant, nous semble-t-il, assez peu cher payé, pour une oeuvre d'art, un vrai retable.

D'autres détails surprennent un peu le lecteur d'aujourd'hui. Les vigneron s'adressent à un simple menuisier et non à un sculpteur¹⁰. On ne sait de qui est le dessin de retable figurant sur le carton et si sa réalisation présente de grandes difficultés. La statue du saint patron ne semble pas faire l'objet d'un modèle. On indique seulement qu'elle devra "être de bon goût". Qu'entendaient par là les confrères ? Ils précisent toutefois les couleurs à employer : chair pour les mains et le visage, argent pour l'aube et or pour la dalmatique. C'est la seule partie dorée du retable, le reste sera "seulement blanchi" à l'exception de petites parties argentées et du fond de la niche peint en bleu.

Cette utilisation parcimonieuse des couleurs et de l'or - alors que c'est l'époque du baroque finissant - laisse penser que le retable, bien que de grande taille, dix pieds sur sept, devaient être d'une ornementation assez simple. Peut être était-ce seulement une boiserie particulièrement soignée ? De même, c'est seulement du bois de pin, "secq et bien levé" il est vrai, qui sera utilisé et non un bois plus dur et plus cher tel que le chêne. Notons que l'artisan - ou artiste ? - montbrisonnais a, au plus, trois mois pour réaliser la commande, ce qui est bien court pour un travail qui exige de la sculpture.

Comment Damien Faure s'est-il tiré d'affaire ? Les confrères ont-ils trouvé le retable à leur convenance et de bonne facture ? Nous ne pouvons le dire ni juger sur pièce, cette oeuvre n'étant pas parvenu jusqu'à nous. Faut-il le regretter ?

Joseph BAROU

⁹ Cent livres, c'est le loyer d'une année pour une maison de la rue Tupinerie que Pierre Delorme loue en 1744 à l'imprimeur Pierre Légouvé. Cf. acte du 16 janvier 1744, reçu Morel, notaire, archives Diana.

¹⁰ A cette époque exerçaient à Montbrison le peintre et sculpteur Jean Desbrun et le maître sculpteur André Desbrun qui est apparenté à Christophe Faure, maître serrurier de la paroisse Saint-André. Ce dernier a-t-il un rapport quelconque avec Damien Faure, notre maître menuisier ?

Saint-Marcellin :

BASTONNADE AU COLOMBIER

A Saint-Marcellin, au détour d'un dangereux virage de la départementale 494 surgit le "Château du Colombier"⁽¹⁾, maison forte dont la construction fut achevée en 1636. Il sert, actuellement, d'écrin à un restaurant réputé.

Le Colombier fut vendu dans les années 1970 à deux antiquaires par la famille de Mazenod qui en était propriétaire depuis 1672. A cette date Charles de Mazenod épousa Jeanne de Tournon, fille d'un notaire royal marcellinois, qui apportait la maison forte en dot.

Dans les archives de Mazenod, nous avons trouvé la trace d'un fait divers survenu en ce château en 1645, alors que la famille de Tournon en était propriétaire : il s'agit de la plainte d'une "Dame Michel" durement "bastonnée" par les maîtres du château et la déposition de nombreux témoins de ces violences.

Plainte reçue le 5 novembre 1645 de Suzanne Bastet, femme Michel,

par André TRICAUD, à Saint-Marcellin au logis de "sieur Anthoine

contre Messires Charles et Jean Tournon complices et accusés comme suit"

Une tranquille journée d'automne

L'action se passe devant la porte de la maison du Colombier. Il est "deux heures de relevée" (après-midi), ce dernier jeudi d'octobre 1645. Le propriétaire du Colombier, Jean de Tournon, notaire royal de Saint-Marcellin est chez lui en compagnie de sa femme Denise Popalin, de son frère Charles de Tournon, de sa belle-mère Dame Popalin et de "Messire Faure curé de Saint-Marcellin".

Remboursement de la dette

Pierre Michel et sa femme Suzanne Bastet "Moliniers" ou "Musniers" au "Molin du pont rom" (Pont rompu d'Outrel'eau) frappent à la porte du Colombier. Ils viennent pour racheter une vigne pour laquelle ils ont pris "engagement" ⁽²⁾.

Suzanne Bastet porte dans son tablier les quatre-vingt livres nécessaires à la transaction. Jean de Tournon sort sur le pas de la porte, compte l'argent, et le prenant leur dit de s'en retourner.

⁽¹⁾Cette maison forte porte à tort le nom de "Château du Colombier".
Le Château du Colombier cité au XIII^es. se trouvait dans le clos qui jouxte cette maison. Il occupait approximativement l'emplacement de l'actuelle demeure de la famille de Mazenod. Cette dernière l'acheta au début du XIX^es. et le détruisit presque aussitôt. Sur le plan cadastral de 1812, cet antique demeure est bien visible.
⁽²⁾Prêt sur la valeur de la vigne.

La tension monte

C'est alors que les témoins "*ouïrent grand bruit*" : les époux Michel criaient et frappaient à la porte, voulant entrer au Colombier pour "*avoir quittance*", ou qu'on leur rendent leur argent. La servante Jacqueline essaya de les en empêcher. Survint la Dame Popalin, belle-mère du sieur de Tournon, qui donna un soufflet à la femme Michel, qui réclamait quittance. Les deux frères Tournon accoururent un bâton à la main. Jean frappa Pierre Michel lui disant "*moult dires coquins*", le mettant "*tout en sang*". L'autre, Charles roua de coup la femme Michel, et l'ayant jetée à terre lui donnant des coups de pieds au ventre.

Une fin tragique

Les témoins accourus emportèrent la femme Michel qui disait "*ne pouvoir marcher*" jusqu'à la maison Ronzy(3).

De là elle fut transportée par les-dits Catton et Françon à son domicile. Depuis elle est dans son lit malade, le chirurgien qui l'a pansée dit "*qu'elle a trois côtes cassées et en danger de mort de perdre son fruit*".

Témoignages différents ou un curé diplomate

La dite Bastet ayant fait sa déposition persiste, et déclare ne savoir signer.

Tous les témoins ont constaté les mêmes faits sauf "*Messire Faure curé du dit lieu qui disait avoir entendu Mr. de Tournon prétendre qu'on lui faisait son tort*".

Jugement

A notre grand regret, nous ne savons pas ce qu'il est advenu de cette plainte ni si les coupables furent châtiés.

En 1669, Charles de Tournon, conseiller du Roi en l'élection de Forez, et Jean de Tournon, conseiller du Roi, contrôleur du Taillon en la généralité de Lyon et notaire royal sont décédés en leur maison de Saint-Marcellin(4). Ils sont donc morts en gentilhommes. Apparemment, l'affaire survenue 24 ans auparavant n'a pas porté atteinte à leur charge ni à leur honorabilité.

Malgré les mauvais traitements reçus, dame Michel accoucha d'un petit Mathieu dans les jours qui suivirent. L'enfant et la mère semblent avoir survécus(5).

Suzanne POMMIER - Mireille BUSSEUIL

(3)Ecuries de Mr.de Mazonod.

(4)Inventaire après décès, de Messire Jean-Baptiste de Tournon, en sa maison de Saint-Marcellin, 1^{er} avril 1669.

(5)Etat civil de St.Marcellin.

Un missionnaire forézien en Chine et à Taïwan :

ANTOINE DURIS

(1909-1995)

Le 23 mars 1995 est décédé à Montbeton (Tarn-et-Garonne) ¹ - où il a été inhumé - Antoine Duris qui fut pendant un demi-siècle missionnaire apostolique en Chine et à Taïwan et qui, par l'intérêt qu'il porta aux langues locales de Taïwan, fut, dans le domaine linguistique, un véritable savant dont les travaux honorent notre pays.

Antoine Marius Duris était né à Sury-le-Comtal le 5 décembre 1909 : il était fils de Claude Duris et de Joséphine Honorée Thomas. Ses origines le rattachent à deux familles paysannes, celle de son père à Sury-le-Comtal, celle de sa mère à Saint-Georges-Hauteville. Son père était mécanicien-verrier : il travailla successivement à Saint-Romain-le-Puy et à Saint-Yorre, près de Vichy ; puis, en 1918, il trouva du travail à Montbrison et vint s'installer dans cette ville, au n° 20 de la rue Puy-de-la-Bâtie.

Antoine et son frère Benoît allèrent à l'école Saint-Aubrin toute proche. Puis Antoine entra au petit séminaire de la ville où il fut notamment l'élève du Chanoine Rochigneux pour lequel il eut toujours une grande admiration.

L'exemple du Bienheureux Jean-Pierre Néel (1832-1862) missionnaire en Chine et martyr² impressionna vivement le jeune Antoine Duris. Lors de sa troisième année au grand séminaire de Lyon, il se décida à terminer ses études au séminaire des Missions étrangères de Paris, rue du Bac. Il fut ordonné prêtre le 1er juillet 1934. Le soir de l'ordination, chaque nouveau prêtre était informé de sa destination :

"Monsieur³ Duris ira à Kouy Yang".

Plus d'un demi-siècle de mission

Après quelques semaines passées dans sa famille, Antoine Duris revint à Paris où la cérémonie de départ eut lieu le 16 septembre 1934. Le 25, il embarquait à Marseille sur le "Chenonceaux" en compagnie de vingt-cinq autres prêtres des Missions étrangères qui partaient pour la Chine, le Japon, l'Indonésie et la Malaisie...

Antoine Duris fut missionnaire en Extrême-Orient pendant cinquante-deux ans : de 1934 à 1948, il fut à la mission de Kouei Tchéou, dans la Chine continentale que ravageait alors la guerre civile. De 1956 à 1994, il fut missionnaire à Taïwan (Formose), dans la grande île où les armées de Tchang Kaï Chek s'étaient réfugiées à la fin de la guerre civile

¹ La maison de retraite des prêtres des Missions étrangères se trouve dans ce village, à 5 km de Montauban.

² Jean-Pierre Néel a été béatifié en 1908. Le petit séminaire de Montbrison (actuel collège Victor-de-Laprade) garde ses reliques. J.P. Néel est représenté sur la fresque peinte dans le chœur de la chapelle par le R.P. Couturier.

³ Les prêtres des Missions étrangères sont des prêtres séculiers. On les appelle Monsieur comme les prêtres de Saint-Sulpice.

et qui devint officiellement la république de Chine (Chine nationaliste par opposition à la Chine populaire, communiste).

Entre temps, Antoine Duris était resté en France, de 1948 à 1956. Revenu en congé en 1948, après quatorze années de vie missionnaire, il ne put repartir, atteint par la tuberculose - il put être guéri - et, surtout, éloigné de Chine par l'installation du régime communiste en octobre 1949. Il fut alors affecté à la Procure de Lille pour aider au travail de recrutement missionnaire (1949) et pendant trois années (1951-1954) enseigna dans une école missionnaire. Enfin il fut professeur au petit séminaire de Montbrison (1954-1956): retour à son cher Forez.

Kouei Tchéou

La première partie de la vie missionnaire d'Antoine Duris se déroule donc en Chine du Sud : la province du Kouei Tchéou (ou Kouy Tchéou) est une vaste région de 174 000 km² - un tiers de la France - peuplée de quatorze millions d'habitants qui vivent sur un plateau de 1 000 à 1 500 m d'altitude. Les premiers chrétiens y furent convertis dès 1650 ; ils étaient 35 000 en 1935.

Antoine Duris fut d'abord vicaire à Hoang Ko Chou (1934-1936) puis devint curé de Tchen Lin à quinze kilomètres au nord pour revenir comme curé à Hoang Ko Chou en 1942. Il y avait là, dans l'ensemble du district, une petite communauté de 1 100 catholiques qui vivait dans le souvenir des martyrs de 1858 qui, ayant refusé de renier leur foi, furent décapités : ils étaient du village de Mao Kéou, situé sur le territoire de la paroisse de Hoang Ko Chou⁴.

Dès son arrivée, Antoine Duris s'était mis à l'étude de la langue chinoise : quelques mois plus tard, à la Pentecôte 1935, il prononça son premier sermon en chinois. Très doué pour l'étude des langues étrangères, il étudia le chinois avec acharnement, arrivant à parler et à écrire correctement cette langue difficile. C'était là, évidemment, un atout important et nécessaire pour l'action missionnaire. Les conditions étaient difficiles : le pays était sans cesse menacé par l'insécurité et le brigandage, séquelles de la guerre civile.

Antoine Duris fit peu de conversions. Mais il réussit à maintenir sa petite communauté et à en assurer la cohésion. Le missionnaire était alors chef de communauté. Une photographie de cette époque montre Antoine Duris, portant la traditionnelle soutane, le visage mangé d'une grande barbe, en compagnie de son vicaire Joseph Gloriod (1915-1987) qui était arrivé en 1957 et resta à son poste jusqu'à son expulsion en 1952.

Ce fut sans doute une grande douleur pour Antoine Duris de devoir abandonner sa communauté du Kouei Tchéou, par suite de la fermeture de la Chine communiste aux étrangers. En 1994, il eut cependant des nouvelles du village de Mao Kéou : en 1935, il y avait une centaine de catholiques dans ce village. En 1994, ils étaient cinq cents bien qu'aucun prêtre n'ait pu les visiter depuis 1950 ou 1951 : vigueur étonnante de l'Eglise chinoise clandestine...

Retour en Extrême-Orient

En 1956, Antoine Duris était professeur au petit séminaire de Montbrison : il se plaisait dans son métier d'enseignant et avait renoncé à l'idée de pouvoir repartir en mission. Le 3 mai 1956, à la sortie de la classe, il trouva dans son courrier une lettre des Missions étrangères :

⁴ Lou Tin Mei (1810-1858), Agathe Lin (1817-1858) et Laurent Ouang (1811-1858) furent exécutés le 28 janvier 1858. Ils ont été béatifiés par Pie X le 2 mai 1909.

"Le Conseil a décidé de vous envoyer dans la Mission de Hualien à Taïwan. Veuillez avertir le Supérieur du séminaire de ne pas compter sur vous pour la prochaine rentrée. Vous remercirez le Seigneur de pouvoir reprendre la vie missionnaire."

Antoine Duris confesse avec franchise n'avoir eu, sur le moment, aucune "envie de remercier" : il aimait son nouveau métier et sa ville de Montbrison. Son père était gravement malade et il souhaitait pouvoir assister sa mère. Mais il fallait obéir : il repartit pour l'Extrême-Orient le 5 janvier 1957. Il avait obtenu de rester quelques mois de plus à Montbrison où son père mourut le 1er novembre. Il devait rester trente-sept ans à Taïwan, y donner sa mesure et accomplir une oeuvre féconde de missionnaire et de linguiste.

A Taïwan

Taïwan (Formose) était en 1957 peuplée de dix millions d'habitants. La grande île avait depuis 1949 un statut d'Etat : officiellement, elle était la Chine, Etat protégé des Etats-Unis aux avant-postes du monde libre, siégeant à l'O.N.U. et occupant le siège de la Chine au Conseil de sécurité. La vitalité économique du pays en fit progressivement l'un des "quatre dragons" de l'Asie, un N.P.I. (nouveau pays industriel) dont la croissance continue à étonner les économistes eux-mêmes. Le catholicisme y était en plein essor.

Antoine Duris avait été affecté à la Mission de Hualien, dans la partie orientale de l'île. Cette mission avait été fondée en 1949 : il y avait eu tout de suite de nombreuses conversions, en particulier chez les Amis, populations malayo-polynésiennes qui vivaient dans cette partie de l'île. En 1951, il y eut les trente et un premiers catholiques. Ils étaient 9 400 en 1956.

Antoine Duris fut placé au village de Fu Yuan qui dépendait du poste de Fenglin et fut plus spécialement en charge d'une communauté amitsu. Il se lança aussitôt dans l'apprentissage de la langue amitsu pour pouvoir commencer à prêcher. La mission connut une belle vitalité : 300 baptisés en 1957, 1 900 dix ans plus tard. En 1983, il avait administré 3 000 baptêmes.

Le Missionnaire avait de multiples tâches à assurer : enseignement des catéchumènes, formation des catéchistes, préparation au mariage, confessions, apprentissage de la langue, soins aux malades. Il rédigea ses premiers travaux de linguiste.

Après 1974, le nouvel évêque, Mgr Kia, demanda à Antoine Duris de s'occuper aussi du village de Mayvan, situé à 2,5 km de Fu Yuan, et peuplé de convertis Bununs. Infatigable, il se mit à l'apprentissage de la langue Bunun.

La vie ordinaire d'un missionnaire

Son confrère André Bareigts nous a laissé un portrait d'Antoine Duris : grand et barbu, fumant la pipe, il avait de l'énergie et du caractère. Pratiquant l'esprit de pauvreté, il vivait dans une véritable cellule de moine sans aucun confort. Son temps libre - en dehors de son apostolat et de ses travaux de linguiste - était occupé par la lecture. Il s'intéressait à la botanique. Il aimait recevoir des nouvelles de France, des lettres de son frère Benoît (+ 1988), de ses neveux et nièces. Il s'intéressait à la vie de Benoît Malon qui était de sa famille⁵ et que lui fit mieux connaître son cousin Alex Devaux-Pélier, prêtre du diocèse de Toulon, en lui envoyant le travail que nous avons consacré au théoricien socialiste, membre de la Commune et de l'Internationale : étonnante rencontre...

⁵ La grand-mère paternelle d'Antoine Duris était la cousine germaine de Benoît Malon.

Antoine Duris recevait ses paroissiens, donnant conseils spirituels et soins médicaux. Il accueillait volontiers ses confrères auxquels il faisait lui-même le café et les invitait, une fois par an, à un bon repas pour la Saint-Antoine.

Dans son apostolat, il privilégiait l'apprentissage et l'usage des langues locales, insistait sur le travail des catéchistes qu'il formait lui-même. Une pratique religieuse assidue était encouragée : "Ainsi, écrit André Bareigts, il fit beaucoup d'efforts pour que les chrétiens viennent à la messe le matin, et le soir à la prière à l'église (...) Après la prière, le catéchiste enseignait la doctrine, le chant et la lecture dans la langue Amis"⁶. Grâce à cette méthode, de nombreux chrétiens apprirent ainsi à lire leur langue maternelle, restée orale parce que considérée comme un dialecte que l'usage du chinois et de l'anglais reléguait au second plan. Mais, paradoxalement, Antoine Duris, partisan de l'emploi de la langue locale, était hostile à l'inculturation et au maintien de coutumes qu'il jugeait païennes, en particulier lors des funérailles.

Il donnait beaucoup d'importance à la pratique de la confession individuelle et, dans ses sermons, prêchait une morale sévère et proclamait la nécessité de la soumission à la volonté de Dieu et de l'Eglise.

Cette attitude, que l'on est tenté de qualifier de traditionaliste, s'explique sans doute par les conditions d'un apostolat exercé dans une terre où le Missionnaire était encore, au sein de populations rurales nouvellement converties, le véritable chef d'une communauté au sein de laquelle il jouait de multiples rôles : prêtre, conseiller, donnant même des soins médicaux. Cette attitude explique peut-être aussi que, lors de son séjour en France - cinq mois au cours de l'année 1983 - il ait peu compris l'évolution d'une Eglise de France qui, après Vatican II, avait fait son "aggiornamento" : certains de ses confrères français furent parfois choqués par les jugements abrupts dont nous trouvons l'écho dans l'ouvrage d'André Bareigts.

Dans la dernière partie de sa vie, il supporta mal l'évolution sociale de sa communauté dont beaucoup de membres partaient travailler à Taïpeh, la capitale ; il écrivait avec tristesse :

"La vie de nos chrétientés indigènes va toujours en se dégradant : la jeunesse ne veut plus parler sa propre langue et s'efforce de se fondre dans la majorité chinoise... La moralité n'y gagne rien, le grand souci étant de se faire des sous."⁷

Les langues amitsu et bunun : l'oeuvre d'un linguiste

Lorsqu'en 1975, Antoine Duris reçut, comme nous l'avons indiqué, la charge d'une communauté Bunum, il écrivait :

"C'est passionnant de retrouver le mécanisme de la pensée en ces langues non écrites. Quelle chance à 65 ans de pouvoir approfondir une nouvelle langue !"⁸.

Réflexion qui exprimait l'enthousiasme du linguiste et la sympathie profonde pour la civilisation des populations évangélisées.

⁶ A. Bareigts, "Antoine Duris, missionnaire apostolique", Fengpin, 1995, p. 116.

⁷ Lettre à ses amis de France, 10 décembre 1992.

⁸ A. Bareigts, op. cit.

L'oeuvre de linguiste d'Antoine Duris est immense ; il multiplia les publications en langue amitsu et en langue bunun : lexiques et dictionnaires, histoire sainte, les "Quatre Evangiles en un seul", liturgie quotidienne, rituel des funérailles. Sa bibliographie est impressionnante : vingt-sept titres de publications, plus de 3 300 pages publiées. Son "Dictionnaire Français-Amitsu" reçut un prix du ministère de l'Education de la République de Chine (Taïwan). Sa réputation le mit en contact avec de nombreux ethnologues qui étudiaient les populations Amis et Bununs.

Son premier travail fut un "Lexique Français-Amitsu", publié dès 1958 à Fengpin. En 1993, il publia son vingt-septième ouvrage, "Sapitadem a Lisin", rituel des funérailles en langue amitsu...

L'oeuvre d'Antoine Duris est le résultat d'un travail considérable : outil pour les missionnaires, travail de sauvetage des langues amitsu et bunun, oeuvre de linguiste et d'ethnologue au service des communautés menacées par le double danger de la marginalisation et de l'assimilation...

La fin d'une vie

Antoine Duris, victime de plusieurs accidents cardiaques, avait toujours refusé de se retirer ou même de réduire son activité. Hospitalisé à plusieurs reprises, il demanda finalement à aller se soigner en France et fit ses adieux à ses disciples amitsus et bununs venus le saluer. Son confrère André Bareigts l'accompagna en France.

Après une hospitalisation à l'hôpital Laënnec, il eut cependant la joie de revenir en Forez pendant l'été 1994. Il visita sa famille et célébra ses soixante ans de sacerdoce dans l'église de Saint-Georges-Hauteville le 3 juillet 1994. Retiré à Montbrison, il y mourut le 23 mars 1995.

L'ouvrage d'André Bareigts, que j'ai reçu parce que j'étais l'auteur du travail sur Benoît Malon qui avait intéressé Antoine Duris, m'a fait connaître la longue vie de ce dernier. J'ai demandé au Père Bareigts l'autorisation d'utiliser son ouvrage pour parler d'Antoine Duris aux lecteurs de "Village de Forez" : j'avais prévu une petite notice, elle est devenue plus longue que je ne l'avais pensé.

Le Père Daniel Allézina m'a communiqué quelques-unes des lettres qu'Antoine Duris envoyait à ses amis de France ce qui m'a fait partager les soucis qui avaient été ceux du Missionnaire de Taïwan dont la vocation était née à Montbrison. Ainsi voyageons-nous dans le temps et d'un personnage à l'autre, au hasard des lectures et des coïncidences. De Benoît Malon à Antoine Duris : un chemin étonnant pour connaître les espoirs et les inévitables déceptions, mais aussi l'oeuvre humaine et savante du petit Montbrisonnais de la rue Puy-de-la-Bâtie devenu missionnaire apostolique et spécialiste des langues amitsu et bunun.

Claude Latta

*
**

Mes remerciements vont à André Bareigts. Il faut se reporter à son ouvrage (bibliothèque de la Diana, à Montbrison) :

Bareigts (André) : "Antoine Duris, missionnaire apostolique", Fengpin, 1995, 144 p.

R. P. DURIS (1927)

Hoang Ko Cha 20 juillet 1945

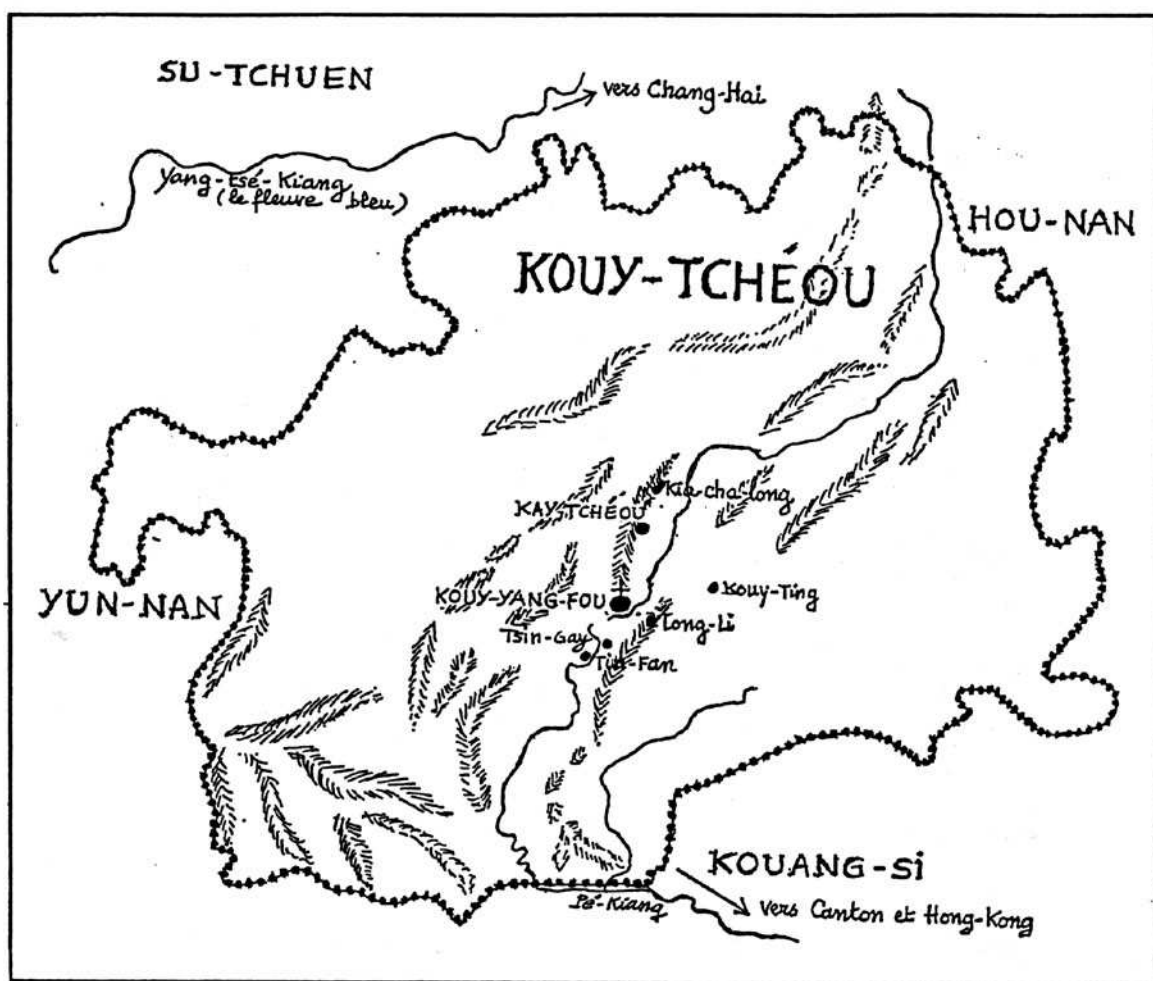
J'ai eu aussi aujourd'hui un petit jeune homme qui est venu commencer à apprendre la doctrine. C'est rare, bien rare surtout ces années-ci. Soyez sûrs que c'est bien le plus dur à supporter, ce fait de trouver si peu d'âmes qui s'intéressent à la vérité.

Il y aura trois ans à la Toussaint que je suis à Hoang Ko Chou. Pourquoi suis-je venu ici ? Monseigneur voulant grouper les 3 missionnaires européens qui restent encore en compagnie — c'étaient les jours tristes de la défaite et il était bon de se serrer les coudes — m'a demandé (de prendre le district de Hoang Ko Chou un peu plus pénible que celui de Chenning, pour pouvoir mettre un plus vieux que moi à Chenning. Pénible, il n'y a rien d'exagéré. Les chrétiens moins nombreux qu'à Chenning sont plus dispersés et plus loin de la résidence — mais en dehors du temps des visites, 2 mois par an — j'ai moins de travail à la maison. Je fais mes longs voyages à pied avec la mule portant le bagage. Le plus lointain village est à 70 km. d'ici et je fais souvent cela en deux jours, 45 le premier jour et 25 le second. On arrive un peu fatigué, surtout qu'une montagne s'est mise en travers de la route, et qu'il faut monter ainsi à 1700 mètres pour descendre à 700. Mais une fois arrivé, c'est le paradis pour les gourmands. Les cannes à sucre sont hautes comme les maisons (qui ne sont pas très hautes). Figurez-vous des bonbons de trois mètres de haut et gros comme des saucissons. Cela vaut tous les sucres d'orge du monde. Ma vieille mule — elle doit avoir 28 ans — s'appelle Madelon. Ce nom la date du milieu de la guerre. C'est une bonne bête qui n'en est plus pour la vitesse, mais qui a, en vieillissant, bien amélioré son petit caractère.

Je voudrais bien vous envoyer une photo de moi pour vous montrer que je ne suis pas encore bien abîmé par mes dix ans de Chine. Mais je n'ai pas une photo récente. J'ai été photographié bien souvent par les Américains qui trouvent pittoresque sans doute ma barbe noire et tout l'ensemble. Mais si ma tête se promène dans les Amériques, je ne puis pas la rattraper. Il faudra que je dise cela la prochaine fois que je serai photographié ; je suis sûr que le bon cœur des Américains s'émouvra à cette pensée et que je pourrai prochainement satisfaire votre curiosité.

Lettre de Chine

Lettre adressée par Antoine Duris, ancien élève (1927), aux professeurs et élèves du petit séminaire de Montbrison ("Bulletin des Anciens de l'institution Victor-de-Laprade", n° 36-37, novembre 1945.



Carte du Kouy-Tchéou

Ce document est extrait de l'ouvrage de Jean Vauillat, "Jean Pierre Née. Martyr et Bienheureux (1832-1862)", éditions Gerbert, Aurillac, 1981, p. 72.



Antoine Duris, à Montbrison. en 1951

Le Père Antoine Duris photographié dans la cour du petit séminaire de Montbrison, lors du "Congé de famille" du 3 juillet 1951 (Bulletin des Anciens de l'institution Victor-de-Laprade, 1951).

Antoine Duris
Fuyuan, Hualien
963 Taiwan R.O.C
CCP: Séminaire des Miss. Etrangères
Paris 222-94W

+ le 12 décembre 1980

Mes chers amis,

Joyeux Noël! Bonne année!

Je souhaite de tout coeur et je demande à Dieu pour chacun de vous ce que je souhaite pour moi-même: un réveil ou un renouveau de notre foi à la venue du Fils de Dieu, une connaissance toujours plus claire de l'amour de Dieu pour nous.

Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour m'aider dans mon travail missionnaire: vos dons et honneurs de messes, vos prières surtout et votre vie de foi. Je vous remercie de la joie éprouvée à l'occasion de retours à Dieu ou de quelques manifestations inattendues de sentiments chrétiens, qui sont le fruit de vos prières.

L'événement principal de cette année 1980 dans notre diocèse a été la nomination de notre nouvel évêque et son sacre à Hualien le 14 février. C'est un jésuite chinois, Mgr Paul Shen, qui a accepté la charge de ce territoire.

Je suis toujours dans la même paroisse: Fuyuan, où je réside, est F-mitsu, Mayuan, à quelques kms, est Bunun. Deux races, deux langues. Il faut que mon cerveau change de "cassette" suivant les auditeurs. Quand les gens sont séparés, c'est assez facile, mais quand des gens des deux races sont ensemble devant moi, il m'arrive de dérailler. Les yeux écarquillés m'avertissent et nous éclatons de rire.

Cette année, pour une population de 1700 baptisés, j'ai fait 35 baptêmes d'enfants, 13 mariages, 7 enterrements. Cette année mes bununs ont fait une innovation: 3 fois, on m'a amené à l'église, le Dimanche avant la messe, de grands malades portés à dos, pour recevoir l'onction des malades. Etendu ou affalé sur le premier banc, le malade se confesse, reçoit l'onction, assiste à la messe et communie. C'est de la liturgie de pointe, à rendre jaloux les liturgies de France!

Je vous ai dit souvent notre souci pour les jeunes gens et jeunes filles partis travailler à la capitale, Taipé. Les églises et les prêtres n'y manquent pas, mais nos jeunes, déracinés, honteux ou timides ne les fréquentent pas beaucoup. Tout n'est pas perdu cependant. Le mois dernier, j'ai reçu une lettre d'un curé de Taipé. Pas n'importe qui, un père qui était récemment provincial des Pères de Scheut, membre de conseils, commissions, comités archidiocésains! Un jeune homme et une jeune fille d'ici étaient allés le trouver, demandant le baptême en vue d'un mariage catholique. Tous deux étaient enfants non baptisés de familles catholiques. Le garçon avait 7 ans au moment du baptême des parents, trop grand pour être un nourrisson, trop jeune pour être interrogé; la fille avait 2 ans et s'était enfuie pendant la cérémonie. Les familles n'avaient pas eu souci de redemander le baptême.

Comme le garçon était venu régulièrement au catéchisme au temps de l'école primaire, avant de disparaître de mon horizon, en raison de cet acte de foi en l'Eglise qui les avaient conduit chez le père, je conseillais d'être large.

Quinze jours plus tard, une lettre m'annonçait le baptême et disait: "J'avais insisté pour qu'ils amènent leurs amis. Je pense qu'ils étaient une bonne vingtaine. C'était une belle cérémonie et je suis heureux de les avoir baptisés. Ce sont des gens qui ont la foi. J'ai parlé avec eux plusieurs fois, des moments très agréables pour moi-même. Souvent j'étais touché par la foi profonde de ces deux jeunes. Ils m'ont appris de belles choses. Nous étions comme des amis. Je fus touché et ému... Ce que le garçon a reçu de vous, il y a 15 ou 20 ans déjà, est une foi solide qui a marqué ce garçon profondément. C'est fantastique!"

Les belges flamands ont sans doute l'enthousiasme facile. Si j'ai naïvement transcrit cette lettre, c'est pour vous montrer que notre travail (le vôtre et le mien) est moins inutile qu'il n'y paraît.

En cette fin d'année, je remercie le Seigneur de me permettre de travailler encore pour Lui. Aimons donc Dieu qui nous aime!

Antoine Duris

Merci pour votre aide fidèle - que Dieu bénisse votre apostolat.
C. Duris

QUE DE METIERS DISPARUS... !

Depuis un demi-siècle, beaucoup de métiers ont disparu. En cherchant à améliorer les conditions de travail, à supprimer des tâches ordinaires dans la maison comme dans la ville, on a aussi enlevé du travail à beaucoup de gens.

Tout se tient et il ne s'agit pas de regretter systématiquement le bon vieux temps... mais les jeunes ne peuvent pas faire de comparaison.

Vers 1925, j'ai rencontré un colporteur avec sa caisse à multi-tiroirs sur son dos, allant de village en village, pour offrir des bobines de fil, aiguilles, boutons de tous coloris... et même, en cachette, des allumettes au bout de phosphore vert - à un prix inférieur à celui des allumettes de la Régie !

Qui revoit la matelassière, forte femme, cardant la laine, Place Pasteur, maniant de la main droite le peigne-basculé et de la main gauche poussant la vieille laine compressée qui, après cette opération, formait un tas volumineux et vaporeux ?

Personne n'entend encore la cloche (ou le tambour) du crieur public, un homme au grand poids, annonçant avec une voix de stentor une coupure d'eau, une réunion, une vente aux enchères... Des portes s'ouvraient... On voulait savoir...

Les laveuses se courbaient au bord du Vizézy ou dans les lavoirs. Parfois le rinçage du linge avait lieu dans l'eau encore savonneuse du linge lavé en amont. On comptait sur la mort rapide des microbes et on ne s'en portait pas plus mal. On eut le temps des grandes lessives, des coulées dans des chaudières en fonte, des rinçages à la rivière. Les laveuses robustes maniaient le "battoir" avec vigueur. On leur prêtait même un langage assez vert, c'est peut-être pure médisance.

Après l'amoncellement du linge sec, oeuvrait la repasseuse, travaillant parfois à son domicile. En Auvergne, le bord des bonnets ondulés et brodés nécessitait une action de spécialiste patiente.

Les trousseaux des jeunes n'ont plus d'initiales brodées et entrelacées. La broderie de dentelle est démodée et il n'y a plus de brodeuses dans la maison. Mais quels petits chefs-d'oeuvre de patience et d'habileté pour une modeste rémunération.

On s'habillait... chez le tailleur qui ajustait la veste, garnissait les épaulettes, conseillait le client et le tissu s'avérait inusable.

Les couturières jouissaient d'une solide réputation, à la fois comme hautement qualifiées et aussi peu commodes. Les clientes étaient flattées d'être habillées par Madame X.

On renouvelait sa garde-robe de préférence avant Pâques et, à la sortie de la messe, on jetait un petit coup d'oeil sur le chapeau de la voisine... et c'était une petite déception si on découvrait plusieurs modèles identiques. La modiste avait droit à un reproche.

Où sont les métiers liés de la clientèle paysanne ?

Beaucoup de chevaux et de boeufs étaient ferrés. Lorsque, enfant, je voyais le forgeron brûler la corne de l'animal puis enfoncer de longues pointes dans le sabot, j'avais peur... Non loin de la forge, il y avait un "travail", assemblage de grosses pièces de bois, formant une sorte de cage d'où l'animal ne pouvait sortir, déséquilibré par une sangle passée sous le ventre. Les plus rétifs devenaient un instant dociles. L'artisan devait disposer d'espace pour chauffer au rouge les immenses cercles entourant les roues des carioles... Hélas ! le bruit du marteau rebondissant sur l'enclume a été remplacé par le ronflement des moteurs de poids lourds... Est-ce plus harmonieux ?

La plupart des bourreliers, selliers n'ont laissé qu'un souvenir d'artisans animant leur quartier. Des lève-tôt qui, vers neuf heures, allaient commenter les nouvelles au café voisin, invitant chaque client à terminer un achat ou une visite dans ce lieu accueillant. Ils semblaient très occupés et pourtant très éloignés du travail à la chaîne... Heureux temps !

A la Madeleine, le tonnelier fabriquait, en plein air, des contenants de toute taille, depuis la grande cuve des vigneron au petit tonneau (le petit "bousset"). Mais il y avait des vignes tout autour de la ville, aux Puelles comme à Pierre-à-Chaux. Le marchand de vin ne livrait pas des bouteilles et le grand bac à lessive n'était pas en plastique. Un beau métier... nécessitant une grande précision dans les assemblages car la moindre fente condamnait le travail.

Le charron réussissait à monter des rayons de plus d'un mètre sur un gros moyeu. Comment ces artisans avaient-ils appris à tracer les éléments et à les monter avec une telle minutie ? Il est plus simple de remplacer un pneu que de réparer une roue de brouette !

Où est l'ébéniste capable de concevoir un escalier à plusieurs paliers après un projet dessiné par lui-même, un sujet de concours du meilleur ouvrier de France ?

Le dernier bottier a quitté depuis longtemps la place Saint-Pierre. Et les rares petits épiciers ne "brûlent" plus de café sur le trottoir, dommage pour la perte de l'arôme dans le quartier. Le dernier tisserand, Monsieur Zakaroff, a pris sa retraite lorsque la Ville a rénové la rue des Clercs. IL avait encore quelques petites commandes malgré la vétusté de ses métiers et pourtant, il le quitta avec peine vers 1955.

Il y a bien longtemps que le rémouleur ne pousse plus sa meule sur un châssis à deux brancards et un système à pédale. Il occupait aussi le coin d'une rue après avoir annoncé son arrivée dans le quartier : "Repassez vos ciseaux, vos couteaux...!"

Plus rare, l'acheteur de peaux de lapin, en général un chiffonnier, un "patère" comme on dit à Montbrison. Il faut croire que l'on mangeait beaucoup de lapins. Des fortunes furent édifiées dans ce commerce vers 1920-1925, le poil de lapin servant à la fabrication du feutre. Le "patère" qui achetait des choses inutiles a été remplacé... les greniers sont peut-être moins encombrés.

On imagine mal, actuellement, combien les fêtes familiales - baptême, première communion, mariage - avaient de l'importance. Dans les "bonnes maisons", une cuisinière retenue depuis longtemps envahissait la cuisine et créait aussitôt un désordre indescriptible. Mais on se gardait bien de paraître mécontent, elle était "le chef" et préparait, presque toujours, le même menu, sans surprise, mais qui semblait destiné à des affamés !

Je me souviens très bien d'un sabotier et de sa belle collection de sabots "fantaisie", mini sabots pour gamins de quatre ou cinq ans, où énormes "esclots" permettant au paysan de traverser sa cour boueuse ou d'aller aux écuries. Chaussures faciles à quitter pour rentrer à la maison, parfois rembourrées de paille. Les galoches avaient la partie inférieure en bois comme le sabot et le dessus en cuir. Elles convenaient aux jeunes effectuant un

long trajet pour se rendre à l'école. Mais leur fabrication ne nécessitait pas la même habileté de maniement de la gouge que pour creuser le sabot.

On avait des chaussettes de laine tricotées à la maison. Avec les gros sabots, c'était plus simple : pieds nus, sans trop faire attention à la propreté de ceux-ci.

Les danseurs de Gergovia ont des sabots pour danser la bourrée. Mais où est donc passé le sabotier ?

Pendant quelques semaines d'automne s'installait, dans la cour des haras, l'alambic aux brillantes parois de cuivre. Si j'en crois un article du "Progrès" (du 16 janvier 1996), cet artisan poursuit son activité dans les régions de vignobles. Mais localement, il n'anime plus guère le quartier. Chaque vigneron désirait avoir sa "goutte" provenant de son moût et de ses fruits. Il offrait un petit verre à ses visiteurs qui, s'ils manquaient d'entraînement, devaient grimacer un peu. Mais c'était un va-et-vient de voitures dans le quartier... l'occasion d'une rencontre... un lieu d'échange.

Faut-il mentionner que les charges de bedeau et de suisse avec leurs beaux costumes et la hallebarde, n'ont plus de titulaires !

Sans remonter au potier qui a abandonné la rue Tupinerie il y a bien longtemps, voici au moins une quinzaine de métiers que les jeunes n'ont pas connus. Et mon recensement est sans doute très incomplet. La plupart de ces professions entretenaient des relations utiles à la vie ordinaire, mais aussi des contacts et des liens entre les habitants de toutes conditions.

Pour maintenir, le souvenir des métiers disparus, il faudrait un commentaire pour chacun plus étoffé que ces quelques lignes. Je laisse cette mission à d'autres amateurs plus férus d'histoire locale.

André MASCLE

En avril, parution du premier cahier d'une nouvelle série de "Village de Forez" consacré au petit patrimoine rural :

Claude BEAUDINAT

Bachâ

bachassi, conche et abero

Le cahier a 36 pages et comprend de nombreux dessins de l'auteur. La couverture est ornée d'une photo. En vente au Centre Social de Montbrison, 30 F.

